

L'ÉROTISME CHEZ ANDRÉ BRETON, JEAN-PAUL SARTRE, ALBERT CAMUS ET FRANZ KAFKA

Résumé

Contemporains ayant vécu les grands bouleversements littéraires et philosophiques du vingtième siècle en Europe, Breton, Camus, Kafka et Sartre ont dû avoir des préoccupations communes du fait des possibles influences de l'histoire sur l'écrivain. D'où l'importance de rechercher d'éventuelles convergences ou divergences entre eux par une lecture comparatiste sur le surréalisme, l'existentialisme et l'absurde. Une observation de l'expression de l'érotisme relève le caractère fortuit des rencontres entre partenaires dans *Nadja*, *Les Vases communicants*, *L'Amour fou*, *L'Étranger*, *le Procès* et *les Mains sales*. Ceci traduit une contestation commune des auteurs contre la raison et un hymne au hasard. Cependant, alors que l'érotisme se limite à la futilité, au jeu ou à la dérision chez les autres, il est sérieux chez Breton, expression sincère d'un amour unique et dépourvu de tout calcul *matérialiste*. En plus le corps de la femme est apte à le révéler à lui-même tel un miroir.

Mots-clés

Surréalisme, existentialisme, absurde, érotisme, rencontres, hasard, yeux de femme, raison, désir.

Abstract

Since they all witnessed the major disruptions which occurred in Literature and Philosophy during the twentieth century in Europe, Breton, Camus, Kafka and Sartre must have been concerned with the same issues because history can have an impact on writers. that is why we deem it interesting to carry a research on the eventuality of common or opposite views that can emerge from a comparative study of surrealism, existentialism and the absurd. A survey on the expression of erotism reveals that partners involved only meet by chance in *Nadja*, *Les Vases communicants*, *L'Amour fou*, *L'Etranger*, *Le Procès* and *Les Mains sales*. This shows that the above mentioned writers challenge rationalism and celebrate chance. But unlike the others who transform erotism into nothing but futility or a joke without substance, Breton takes it serious : to him, it is the expression of a unique and sincere love, based on no materialistic expectations, and the female partner can show him who he is.

Keywords

Surrealism, existentialism, absurd, erotism, encounters, chance, rationalism, woman's eyes, desire.

INTRODUCTION

Des auteurs contemporains du vingtième siècle se sont côtoyés en Europe dans une proximité telle qu'il paraît très curieux de les imaginer très éloignés les uns des autres alors qu'ils ont animé deux des plus grands courants littéraires de leur époque : le surréalisme et l'existentialisme. Comment expliquer qu'André Breton, un écrivain français qui a connu comme Jean-Paul Sartre deux guerres mondiales, adopte un art d'écrire ou formule des préceptes artistiques sans étroites relations déclarées avec lui ? Qu'en est-il de Franz Kafka, auteur autrichien d'origine juive ?

Au fait, l'unicité de leur époque d'exercice comme acteurs littéraires semble cacher une quasi ignorance des uns par les autres, et réciproquement, ouvrant un

ANALYSES

champ d'interrogations multiples : n'y aurait-il pas de « lieux communs » entre Breton, Camus et Sartre ? Y en aurait-il entre le premier et Franz Kafka ? Ces questions ne sauraient trouver réponses que dans le cadre strict de leurs écrits, ce qui justifie notre choix de proposer une lecture transversale de quelques-uns de leurs textes : notre entreprise se limitera à *Nadja* (1964), *les Vases communicants* (1955) et *l'Amour fou* (1937), trilogie surréaliste que nous rapprocherons de *La Nausée* (1957) et *Les Mains sales* (1948) de Jean -Paul Sartre ainsi qu'au *Procès* (1974) de Franz Kafka. Nous nous proposons pour cela de jeter un regard sur l'expression de l'érotisme à travers le contexte des rencontres, le regard des partenaires et les convictions idéologiques qui semblent se dégager des comportements des personnages. Notre quête s'orientera uniquement vers l'identification d'éventuels axes et effets de convergences ou de divergences entre Breton et ses trois contemporains en question dans le cadre de cette réflexion.

1. QUAND LE HASARD PRÉSIDE AUX RENCONTRES

Dès les premières pages de *Nadja*, le narrateur définit l'art qui guidera l'écriture qu'il propose à la consommation du public. Entre autres préoccupations, il annonce des réflexions sur lui-même, ses goûts ou des événements qui lui arrivent et n'arrivent qu'à lui, par-delà quantité de mouvements qu'il se voit faire, d'émotions qu'il est seul à éprouver, qu'il s'efforce par rapport aux autres hommes de savoir pour établir en quoi consiste, sinon à quoi tient, sa différenciation. Arrive alors la confession suivante : « *J'ai toujours incroyablement souhaité de rencontrer la nuit, dans un bois, une femme belle et nue* », (Breton, 1964 : 44). Cette déclaration nous semble suffisamment suggestive de la sensibilité de Breton, une sensibilité qui puiserait à la source du hasard. Au fait, un tel événement souhaité ne se produira suite à un accord préalable entre deux individus, mais de façon fortuite.

Alors surgissent ces interrogations. Est-ce par instinct érotique en quête de satisfaction sensuelle ? Est-ce par désir de combler une curiosité ? Est-ce par souci de se mettre à l'épreuve afin de mesurer sa capacité à résister, contrairement aux opportunistes, lui qui est en quête de « ce à quoi tient [sa] différenciation » (11) ?

Le 4 Octobre 1926, à la fin de l'après-midi, il se trouve rue Lafayette : après quelques minutes d'arrêt devant la vitrine de la librairie de l'Humanité et après avoir pris le dernier ouvrage de Trotsky, il continue à errer en direction de l'Opéra. Les bureaux, les ateliers se vident déjà, des maisons se ferment et, sur le trottoir, des gens se serrent la main et il commence à y avoir plus de monde. Il observe sans le vouloir des visages, des accoutrements, des allures ; il vient de traverser un carrefour devant une église quand survient une surprise :

Tout à coup, alors qu'elle est peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me voit ou m'a vu. Elle va la tête haute, contrairement à tous les autres passants. Si frêle qu'elle se pose à peine en marchant. Un sourire imperceptible erre peut-être sur son visage. Curieusement fardée, comme quelqu'un qui, ayant commencé par les yeux, n'a pas eu le temps de finir [...] sans hésitation j'adresse la parole à l'inconnue, tout en m'attendant, j'en conviens, du reste, au pire. Elle sourit, mais très mystérieusement, et, dirai-je, comme en connaissance de cause, bien qu'alors je n'en puisse rien croire (72-73).

Ainsi, le personnage fait cette rencontre alors qu'il ne se trouve dans la rue que pour chasser l'ennui et le désœuvrement. C'est sans destination qu'il marche, errant au gré de ses pas dans Paris. C'est pour la première fois qu'il voit cette femme qui, prétextant se trouver là parce qu'elle se rend chez son coiffeur, boulevard Magenta, reste avec lui et spontanément l'entretient avec insistance des difficultés d'argent qu'elle éprouve, lui fait des révélations sur sa vie affective, ses parents, entre autres. Cette inconnue semble préparée à cette rencontre, contrairement à la surprise totale que celle-ci constitue pour le promeneur que seul le hasard a conduit dans cette rue à cette heure, un hasard déclenché par la nécessité de cette rencontre : nous y voyons un cas de hasard objectif, la nécessité s'accompagnant du projet de sortir dans la rue pour chasser l'ennui et le désœuvrement.

Après avoir répondu un dimanche à une convocation adressée de manière ridicule par la justice, K... s'impatiente : prévenu que l'instruction se poursuivra désormais régulièrement et que les interrogations auront lieu, sinon toutes les semaines, du moins assez fréquemment, il attend de jour en jour la semaine suivante une nouvelle convocation. Avant le premier interrogatoire, on lui a dit la nécessité de terminer rapidement son procès dans l'intérêt de tout le monde ; autant d'assurances qu'il prend au sérieux au point où, n'ayant pas reçu d'autre convocation le samedi suivant son premier interrogatoire, il décide de se rendre au tribunal le lendemain, à la même heure et au même endroit. Malheureusement, pour lui, il n'y a pas de séance ce jour-là, et c'est la femme de l'huissier du tribunal qui le lui apprend. Ce qui frappe, c'est la façon dont il la rencontre : ayant emprunté sans indication les escaliers et les couloirs les plus directs, Joseph K... ne tarde pas à arriver à la bonne porte qui s'ouvre dès qu'il a frappé. (Kafka, 1974 : 103)

Son oncle apprend qu'il a un procès criminel à affronter et le conduit chez un ami avocat, Me Huld alors que celui-ci reçoit le chef de bureau, un cadre de la justice. Vu la gravité de l'affaire de K..., cet oncle souhaite la sortie de Leni, l'infirmière de Me Huld. La conversation entre son parent, le chef de bureau et leur hôte est si ennuyeuse pour K... qu'il se laisse aller à des réflexions sur tout ce qui lui arrive. C'est alors que survient l'inattendu : « K... en était là de ses réflexions quand un bruit de porcelaine cassée fit dresser l'oreille à tout le monde (174). Il va « voir ce qui s'est passé dit-il » (Id.). À peine est-il dans le vestibule, cherchant à se retrouver au milieu des ténèbres, qu'une petite main se pose sur la sienne qui n'a pas encore lâché la poignée de la porte. C'est celle de l'infirmière, et elle lui explique tout : « Il n'est rien arrivé (...) j'ai jeté simplement une assiette contre le mur pour vous faire sortir » (Ibid). Embarrassé, K... lui déclare : « Moi aussi, je pensais à vous ».

Ainsi, pour la rencontre avec la femme de l'huissier comme pour celle-ci, aucun rendez-vous n'est pris au préalable ; un agencement mi-hasardeux, mi-logique s'opère, déclenché entre les protagonistes par un extraordinaire / étrange calcul où la femme et des éléments objectivement extérieurs à Joseph K... jouent un rôle déterminant. Mais la certitude qu'elle affiche en enclenchant la nécessité qui se manifesterà en attirant K... ne se fonde sur rien d'autre qu'une inconnue flagrante dans laquelle celui-ci baigne. Alors se produit ce hasard suspect pour l'un, cet effet attendu par la femme, qui rend inéluctable la rencontre entre deux partenaires, l'un tourmenté, l'autre sereine et confiante.

ANALYSES

C'est par hasard que Roquentin, personnage central de *La Nausée*, vivant seul, trouve Françoise, la patronne du « Rendez-vous des cheminots ». Une fois, toujours grâce au hasard, il est témoin d'une scène dans la rue : il y reconnaît Lucie, la femme de ménage du café qui tente en vain de retenir Charles qu'elle supplie de lui revenir. À la vue de cette femme, il l'envie.

Lorsque Jessica, s'offrant presque à Hoederer, le pousse à l'embrasser, il reste dans le champ strictement charnel circonscrit par Joseph K... et Meursault puisqu'aucune réflexion ne lui vient à l'esprit à la vue de la femme de son jeune secrétaire. Il réagit, seulement par les sens, aux faits incidents déclenchés par ce qu'il voit ou entend, tout comme les deux autres personnages que nous venons d'observer ci-dessus. C'est une attitude qui nous semble être celle de Roquentin, personnage central de *La Nausée* : c'est par hasard que lui, vivant seul, trouve Françoise qui loue des chambres à l'heure ou à la journée. Une fois, toujours au hasard, il est témoin d'une scène dans la rue : il y reconnaît Lucie et l'envie.

Ainsi, Françoise, Lucie, Jessica, Marie, Leni et les autres comme Nadja ou la Parisette, voilà des femmes vues au hasard, sortes de trouvailles face à des personnages que rien de rationnel ne prédisposait à des rencontres. Nous sommes tenté alors de voir à ce niveau un point de rencontre entre le surréalisme et les tenants de l'existentialisme ou de l'absurde. Défiant tous les fondements rationnels, ces contacts s'établissent entre personnages qui ne s'y attendaient pas.

Au moment où Slick annonce Jessica qui veut le voir, Hoederer s'y attend le moins, ce qui explique d'une part son refus catégorique, puis, quand elle insiste, sa détermination à ne pas la laisser séjourner longtemps dans son bureau. Si elle revient plus tard, tout comme Marie avec qui Meursault se rend à la plage, c'est sans le projeter, pour assurer la contingence de plusieurs faits qui déterminera les meurtres commis sans préméditation contre Hoederer et contre un Arabe, respectivement. Ces rencontres, manifestations du hasard objectif ou incidents inattendus, semblent relever d'un projet commun de tous ces auteurs de contester la raison ou d'en montrer les limites.

Ainsi, Françoise, Lucie, Jessica, Leni et les autres comme Nadja ou la Parisette, voilà des femmes rencontrées au hasard, sortes de personnages que rien de rationnel ne prédisposait à voir. Un point de convergence se définit assez nettement ici entre le surréalisme et les tenants de l'existentialisme ou de l'absurde. Défiant tous les fondements d'une explication rationnelle, le hasard apparaît comme une loi transcendante chez Breton, Sartre ou Kafka. Ces rencontres, manifestations du hasard ou incidents imprévisibles semblent relever d'un projet commun à tous ces auteurs engagés à contester la raison ou d'en montrer les limites. Le hasard s'en trouve revalorisé, déterminant la survenue des possibles aléatoires qui échappent à la raison.

2. LE REGARD DES PARTENAIRES

Les classiques et les précieux ont reconnu les ravages de l'amour, cette flamme tantôt souveraine, tantôt redoutable. Il convient peut-être d'observer les attitudes de quelques partenaires de cette relation dans notre corpus. Sont-ce des êtres sensibles ? Leurs cœurs sont-ils aussi inaptes à s'épanouir pleinement que leurs esprits ?

En revoyant Marie venue au rendez-vous de samedi, Meursault est frappé par sa « belle robe à raies rouges et blanches et [ses] sandales de cuir ». Il n'est pas insensible à « ses seins durs » et il reconnaît avoir eu « très envie d'elle » (Camus, 1957 : 57). Ces éléments précèdent les attitudes des deux personnages aussi bien dans l'eau, sur la plage à quelques kilomètres d'Alger que dans la chambre de Meursault toute la nuit et le matin suivant, les regards et les propos qu'ils échangent, autant de faits qui donnent au lecteur l'impression d'être face à un couple d'amoureux. Pourtant, l'attitude de Meursault face à Marie qui lui demande s'il l'aime est claire : « Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non » (59). Pour ce personnage, l'amour est un mot vide de contenu, tout comme peut-être tout autre sentiment. Ne lui reprochera-t-on pas d'avoir « fait preuve d'insensibilité » le jour de l'enterrement de sa mère (101) ?

Il faut sans doute reconnaître chez lui la souveraineté de l'instant présent, ce présent roi qui proscriit toute référence au passé et toute projection vers le futur. Rejetant toute conclusion sous la forme d'un engagement qui gouvernerait son avenir, il ne reconnaît aucune signification permanente à l'amour. C'est peut-être en ce sens que Sartre affirme :

Ce qu'on nomme un sentiment n'est que l'unité abstraite et la signification d'impressions discontinues. Je ne pense pas toujours à ceux que j'aime, mais je prétends que je les aime même lorsque je n'y pense pas et je serais capable de compromettre ma tranquillité au nom d'un sentiment abstrait, en l'absence de toute émotion réelle et instantanée. (Sartre, 1947 : 100).

Meursault a sans doute été déstabilisé par la nouvelle de la mort de sa mère ; il s'est aussitôt rendu à l'asile puis au cimetière mais est-ce pour autant qu'il renoncera quelques instants seulement après au plaisir que représente la rencontre avec Marie ?

Hugo Barine et Jessica sont mariés et mènent leur existence conjugale dans la sérénité, le ton de leurs conversations et l'ambiance détendue de leur ménage font penser à l'harmonie d'un couple d'amoureux. Dans un univers dominé par des camarades d'origine plutôt modeste, ce fils de riches semble n'être bien compris que par sa femme au point qu'il ne tardera pas à lui faire des confidences capitales même si elle n'est pas préparée pour saisir les subtilités ou les enjeux de la politique. Il a, pour s'adresser à sa compagne, des propos tendres qui traduisent tour à tour la jalousie feinte, la plainte du mal aimé ou le doute de celle qu'on aime. Évoquant le meurtre de Hoederer, il déclare, parlant de sa victime : « Il était là, il tenait Jessica dans ses bras, il avait du rouge à lèvres sur le menton. C'était trivial. » (Sartre, 1948 : 232). L'hypothèse d'un acte posé par un amoureux déçu est vite venue, mais aussi faut-il se rappeler ce qu'il dit à sa femme juste avant de tirer sur Hoederer : « *Je ne t'en veux pas et je ne suis pas jaloux, nous ne nous aimions pas* » (211). Et à Olga qui lui demande s'il a tiré sur Hoederer parce que celui-ci tournait autour de Jessica il répond : « Je ne sais pas. Je... ne crois pas » (33). Jouerait-il donc au jaloux ou à l'amant déçu ? Difficile à dire tant son attitude est incohérente. Qu'en est-il du héros de *La Nausée* ?

Roquentin voit souvent Françoise, la patronne du *Rendez-vous des cheminots*. Il vit seul mais quelques fois il descend au café Mably où il mange un sandwich. Là il voit aussi d'autres clients : des célibataires, de petits ingénieurs, des employés qui, après leur repas, y viennent discuter et boire. Il donne l'air de les observer, en individu indifférent ; il sait que pour exister, il faut qu'ils se mettent à plusieurs.

ANALYSES

Rien de cela ne le gêne, aucun indice sur ses sentiments à leur égard n'est à relever. Quelle neutralité dans l'expression ! Suivons ses confidences :

Moi je vis seul, entièrement seul, je ne parle à personne, jamais, je ne reçois rien, ne donne rien (...). Il y a bien Françoise, la patronne du Rendez-vous des cheminots. Mais est-ce que je lui parle ? Quelquefois après le dîner quand elle me sert un bock, je lui demande :

- vous avez le temps ce soir ?

Elle ne dit jamais non et je la suis dans une des grandes chambres au premier étage, qu'elle loue à l'heure ou à la journée. Je ne la paie pas : nous faisons l'amour au pair. Elle y prend plaisir (il lui faut un homme par jour et elle en a bien d'autres que moi) et je me purge ainsi de certaines mélancolies dont je connais bien la cause. Mais nous échangeons à peine quelques mots. À quoi bon ? Chacun pour soi » (Sartre, 1958 : 19)

Témoin d'une scène dans la rue, il y reconnaît Lucie la femme de ménage du café qui tente en vain de retenir Charles, un homme qu'elle supplie de lui revenir. À la vue de cette femme, il n'ose lui offrir son appui mais il l'envie (46). Il s'agit d'une envie déclenchée uniquement par ces circonstances fortuites et qui à la réalité ne semble traduire aucune affection de la part de Roquentin. Sorte d'opportuniste plutôt poussé par des événements venus de l'extérieur, il vit en réalité son envie aussi facilement qu'il quitte l'être vers qui elle le pousse.

Il en est de même quand Joseph K... rencontre une femme en visitant les greffes du tribunal dans ses démarches pour faire évoluer son procès. Si elle ne se présente pas nue au personnage, elle lui fait une déclaration d'amour à peine voilée :

Vous avez de beaux yeux noirs, dit-elle quand ils furent installés, en regardant d'en bas le visage de K... On me dit que j'ai de beaux yeux, moi aussi, mais les vôtres sont bien plus beaux. Je les ai d'ailleurs remarqués tout de suite, la première fois que vous êtes venu : c'est même à cause d'eux que je suis entrée ensuite dans la salle de réunion, ce que je ne fais jamais d'ordinaire et ce qui m'est même, en quelque sorte, défendu (Kafka, 1974 : 107).

En réaction à ces propos, Joseph K... perçoit une invitation de caractère érotique ni plus ni moins, même s'il la décline en refusant de contourner la légèreté de la femme : « Voilà donc tout, pensa K... elle s'offre à moi [...] elle a assez des gens de justice, ce qui est facile à comprendre, et elle s'adresse au premier venu en lui faisant compliment de ses yeux (ibid). Son attitude face à cette femme trouble autant que le souhait du narrateur de *Nadja*, tant ses réflexions tranchent avec ce qu'il lui déclare : « Je ne vous parle pas ainsi sans regret, car pour répondre à votre compliment, je vous avouerai moi aussi que vous me plaisez, surtout quand vous me regardez avec cet air si triste, que rien ne motive d'ailleurs (Kafka, 1974 : 108).

Rencontrée au hasard, éveille-elle en lui curiosité, étrangeté ou exerce-t-elle une attraction plutôt d'ordre sensuel ? Nous le voyons, Joseph K... est frappé par les yeux de cette femme, femme de l'huissier qui sera peut-être chargé de son dossier en justice. L'effet produit par ces yeux nous rappelle l'intérêt que Breton porte aux yeux des femmes, ces yeux « *qui depuis quinze ans n'ont cessé d'exercer sur moi leur fascination* » (Breton, 1955 : 91). Le café Batignol, 7 rue du Faubourg Saint-Martin, lui rappelle cet endroit où il était entré « à la suite d'une femme très belle dont, naturellement, les yeux étaient ce qui m'avait d'abord subjugué » (113). Plus tard, se confiant au lecteur au sujet de certaines dispositions de sa vie psychique, il nous confie le trouble qu'il a très tôt ressenti face à la femme, notamment ses yeux :

L'ÉROTISME CHEZ ANDRÉ BRETON, JEAN-PAUL SARTRE, ALBERT CAMUS ET FRANZ...

L'extraordinaire nostalgie où me laissaient, depuis l'âge de treize ou quatorze ans, de tels yeux violets qui m'avaient fasciné chez une femme (...) jamais plus par la suite, et peut-être est-ce fort heureux, car je ne me fusse peut-être plus soucieux d'autre chose en elle, ni en une autre, je ne m'étais retrouvé devant pareil sphinx » (ibid. :120).

Chez Joseph K... c'est le regard de la femme qui porte, exerce une influence opposée au jugement qu'il se fait d'elle, elle lui plaît. Cet effet des yeux semble s'éloigner de ce qu'il est possible d'observer chez André BRETON : les yeux des femmes suscitent davantage des interrogations qu'ils ne sont un appel d'érotisme. S'ils sont intéressants, c'est en tant que réflecteurs, c'est-à-dire, révélateurs du poète qui les regarde. Il les aime, non pas en Dom Juan poussé par le projet ou une manie de séduire, mais en observateur lancé à la quête de tout ce qui chez la femme peut lui dire qui il est ; pour cela, il ne pourrait voir ces yeux sans la conviction préalable qu'ils constituent des éléments d'une démarche heuristique. En témoignent ses questions purement rhétoriques : « Que peut-il bien se passer de si extraordinaire dans ces yeux ? Que s'y mire-t-il à la fois obscurément de détresse et lumineusement d'orgueil ? » (Breton, 1964 : 73). Le désir n'y est pour rien, il n'est pas porté vers la femme en soi comme partenaire potentielle ou rêvée d'une quelconque aventure amoureuse. Seule l'énigme qu'ils expriment attire le désir : « Cette femme qui a de tels yeux, il n'en veut pas, il veut seulement de ses yeux » (Breton, 1955 : 124).

Seul le désir de se connaître dispose des êtres autour de lui et n'en retient que ce qui peut lui montrer qui il est. En effet, suivant la démarche de se chercher en cherchant qui il hante, le héros de Breton espère que sa vérité et son identité peuvent être révélées par l'extraordinaire et la nuance d'obscur que les yeux de Nadja présentent : il ne saurait s'en détourner, en dépit d'une fascination ou d'une attention qui frisent la contemplation ou la cristallisation du sentiment érotique. Du corps auquel ces yeux renvoient, il passe instantanément et presque uniquement à l'abstraction pure. Aucune réaction physique semblable à celles que l'on pourrait observer chez Joseph K... ou chez Meursault. Et Camus d'affirmer : « De l'amour, je ne connais que ce mélange de désir, de tendresse et d'intelligence qui me lie à tel être (...) il n'y a d'amour généreux que celui qui se sait en même temps passager et singulier » (1942 : 120).

Cette constance de l'érotisme spontané et passager constitue une négation de l'amour comme sentiment. Frisant l'égoïsme, c'est un jeu où l'éphémérité du plaisir côtoie la superficialité des étreintes, si fortes soient-elles. Peu soucieux de prendre des engagements durables, le héros adopte une attitude qui rejette toute illusion d'éternité en amour. L'idéal d'aimer ou d'être aimé pour toujours, pour le meilleur et pour le pire, voilà des données qui lui échappent. Conquérir, posséder et épuiser au présent, ainsi semblent se résumer les attitudes de Joseph K..., Meursault et Étienne Roquentin. La rupture qu'opère Hugo vis-à-vis de ses parents et de sa classe nous semble s'inscrire dans cette logique des amours inconstantes, des attaches sans lendemains.

Il en résulte chez ces personnages une solitude permanente même lorsqu'ils sont physiquement en présence d'autres êtres. Leurs idées, leurs pensées et leur indifférence développent en eux une attitude d'auto marginalisation. Imprévisibles du point de vue sentimental, niant en acte ce que professent leurs paroles, ce sont des personnages absurdes, minés par cette dramatique contradiction entre leurs esprits et leurs natures, cette fondamentale impossibilité de concilier la pensée qui

ANALYSES

élève et la matière qui suit la pente descendante des plaisirs, fussent-ils les plus sulfureux. Et le comble, c'est l'arbitraire que viennent exercer sur eux les manifestations de l'injustice, de l'irrationnel, les lois du sang ou l'appel de la filiation. En définitive, mus plus qu'ils n'entreprennent, leur opportunisme apparent n'obéit à aucune préméditation en matière d'érotisme. Ce sont des joueurs qui, parfois distraits par des tentatives du champ émotionnel ou affectif, sont vite ramenés au constat de la longue comédie de l'existence.

Il est aussi intéressant d'observer dans *Nadja, Les Vases Communicants* ou *L'Amour fou* de troublantes similitudes qui consacrent d'une part la souveraineté du hasard et, de l'autre, dans *Le Procès* et *L'Étranger*, le rôle du détail déterminant en amour. En effet, plusieurs rencontres se font à la faveur du hasard : c'est le cas avec Nadja (1964 : 75), avec cette autre « affublée du nom de Parisette » (1955 : 116), tout comme d'autres que l'auteur de *L'Amour fou* appelle X, l'Allemande, Ondine.

Leni interroge Joseph K... au sujet d'Elsa, une fille dont il vient de lui montrer la photo : « A-t-elle quelque défaut physique ? », avant de lui montrer sa main droite où la peau a poussé jusqu'au bout de la deuxième phalange entre le majeur et l'annulaire (Kafka, 1974 : 179). Ce détail frappe le personnage qui s'exclame : « Quel phénomène ! » Voilà une exclamation dont la signification, sans être évidente, traduit de prime abord le trouble de Joseph K... Est-il fasciné comme le héros de Breton face aux yeux des femmes ? L'étonnement dans lequel il tombe au point de ne cesser d'ouvrir et de refermer ces deux doigts nous permet de constater le trouble physique dont il est marqué. Contrairement aux questions et aux hypothèses que l'auteur de *Nadja, les Vases Communicants* et *L'Amour fou* émet, Joseph K... reste muet l'instant d'après, comme frappé d'aphasie ; il ouvre et referme ces deux doigts, les embrasse avant de recevoir de Leni de nombreux baisers.

Il en est de même pour Meursault, frappé par la belle robe à raies rouges et blanches et les sandales de cuir que porte Marie. C'est pour cela qu'il a envie d'elle, tout comme ses seins durs qu'il devine à travers la robe. Ce contact sensoriel, parti du regard comme avec Joseph K..., grandit en se doublant d'autres contacts eux aussi limités aux sens, le toucher notamment ; cette horizontalité des rapports entre partenaires tranche avec les réactions qui, dépassant le corps, suggèrent à travers les hypothèses de Breton une élévation vers l'abstraction : l'énigme qui se cache derrière les yeux par exemple.

3. IDÉOLOGIE DES RELATIONS

Nous venons de souligner le caractère fortuit des rencontres entre les personnages principaux de Breton, Sartre et Kafka et Camus. Cet aspect met en exergue l'aspect irrationnel, la dimension de l'imprévisible qui, surtout chez Breton, est roi : conçu, projeté, subi, souhaité ou suspect, le hasard renforce cet accidentel événement que les personnages voient dans la rencontre avec la femme et vice-versa.

C'est le cas de souligner que Marie, Jessica ou l'infirmière ne nous semblent pas plus sérieuses que Meursault, Hoederer ou Hugo et Joseph K... Le caractère superficiel de leurs attitudes peut bien être résumé par la révélation de Roquentin sur Françoise : « *Il lui faut un homme par jour.* » (Sartre, 1958 : 19). Il en est ainsi de la femme de l'huissier dans *Le Procès* dont Joseph K... pense qu'elle se livre à tous les

L'ÉROTISME CHEZ ANDRÉ BRETON, JEAN-PAUL SARTRE, ALBERT CAMUS ET FRANZ...

gens de la justice : au fait, avec le juge d'instruction, l'étudiant en droit, les accusés, elle entretient des flirts sans lendemain avec une fréquence qui frise la cupidité et la nymphomanie.

Serait-ce une dénonciation par ces auteurs de la société matérialiste ou de la superficialité des rapports humains ? L'attitude de Françoise face aux hommes nous paraît sans profondeur, sorte de divertissement quotidien, tout comme le jeu que nous avons constaté entre Hugo et Jessica, deux jeunes pourtant mariés ; et elle poursuivra ce divertissement face à Hoederer qui souhaite fort de la voir sortir de son bureau comme en témoigne leur dialogue :

Hoederer : Tu m'embêtes. Mais qu'attends-tu ? Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi ; tu ne veux pourtant pas que je te renverse sur ce divan et que je t'abandonne ensuite.

Jessica : Décidez.

Hoederer : Tu devrais pourtant savoir !...

Jessica : Je ne sais rien, je ne suis ni femme, ni fille, j'ai vécu dans un songe, et quand on m'embrassait, ça me donnait envie de rire. À présent, je suis là devant vous, il me semble que je viens de me réveiller et que c'est le matin. Vous êtes vrai. Un vrai homme de chair et os, j'ai vraiment peur de vous et je crois que je vous aime pour de vrai. Faites de moi ce que vous voudrez : quoi qu'il arrive, je ne vous reprocherai rien » (J. P. Sartre, 1948 : 224).

Cet extrait traduit la dérision de l'amour par un érotisme sans bride, nourri à la seule source du divertissement, du plaisir sans substance ni consistance. L'amour semble ici sombrer dans la déchéance des valeurs constatée dans la société par Kafka, Camus et Sartre.

Au contraire, sous la plume de Breton, un hymne à l'amour, clairement perceptible dans *Nadja*, *Les Vases communicants* et *L'Amour fou* : « Que nous ferait tout le génie du monde s'il n'admettait près de lui cette adorable correction qui est celle de l'amour ? » (1964 : 12). L'exaltant pour sa force inspiratrice dont le génie poétique s'abreuve, Breton pense que l'amour unit, rapproche deux êtres et réévalue la réalité alentour. C'est pourquoi, s'adressant à sa compagne, il peut le définir comme « cette herbe dentelée faite des mille liens invisibles, intranchables, qui se sont trouvés unir ton système nerveux au mien dans la nuit profonde de la connaissance (1937 : 120). Dénonçant la futilité, il installe la complémentarité indispensable à l'épanouissement mutuel des partenaires : lancés vers la résolution des énigmes auxquels les humains font face, ceux-ci ont comme solution la nécessité de s'aimer, ce qui favorise à coup sûr la satisfaction de leur quête :

La sympathie qui existe entre deux, entre plusieurs êtres semble bien les mettre sur la voie des solutions qu'ils poursuivaient séparément. Cette sympathie ne serait rien moins que la nature à faire passer dans le domaine du hasard favorable (...) des rencontres qui lorsqu'elles n'ont lieu que pour un seul ne sont pas prises en considération, sont rejetées dans l'accidentel (1937 : 50).

Cette prise de position exclut d'office l'instinct sexuel diffus des libertins : C'est « le don absolu d'un être à un autre, qui ne peut exister sans sa réciprocité » (120), limité à l'être élu, aimé bien plus que désiré ou envié contrairement à ce qu'éprouvent Roquentin et Meursault pour Françoise et Marie. L'érotisme de jeu ou de calcul, est désavoué, perçu comme une tentation absurde de suicide pour l'amour. D'où la fermeté de Breton :

ANALYSES

Je déteste le monde et ses distractions. Il ne m'est jamais arrivé de coucher avec une prostituée, ce qui tient, d'une part, à ce que je n'ai jamais aimé – et à ce que je ne crois pas pouvoir aimer – une prostituée ; d'autre part, à ce que je supporte fort bien la chasteté, quand je n'aime pas. (A. Breton, 1955 : 84).

Le matérialisme, la culture du jeu, de la superficialité, voilà ce qui semble dégoûter cet auteur lancé vers une refondation de la société, refondation qui concernera aussi l'amour humain menacé par des calculs susceptibles d'ébranler la relation fusionnelle qu'il doit établir entre partenaires. C'est en ce sens qu'il déclare : « Chaque fois qu'un homme aime, rien ne peut faire qu'il n'engage avec lui la sensibilité de tous les hommes. Pour ne pas démeriter d'eux, il se doit de s'engager à fond. (1937 : 115-116).

Cette position tranche net avec l'attitude de Roquentin ou de Françoise : ces deux personnages de *La Nausée* procèdent par un arrangement, faisant l'amour au pair, c'est-à-dire par compensation ou par pertes et profits pourrait-on dire. À elle, il lui faut un homme par jour ; de son côté, Roquentin en profite pour se purger de certaines mélancolies comme il le confie au lecteur. Ce jeu de chacun pour soi auquel les deux partenaires se livrent en échangeant à peine quelques mots n'a rien à voir avec l'humanisme contenu dans l'attitude de Breton. Chez celui-ci, c'est la sensibilité de toute l'humanité qui est en action. La relation entre deux partenaires devient une démarche altruiste, collective, dénuée de toute satisfaction de portée restrictive. Une telle prédisposition d'esprit est seule apte à garantir la pérennité de l'amour dans toute son intensité, d'où cette conviction :

Il n'est pas de sophisme plus redoutable que celui qui consiste à présenter l'accomplissement de l'acte sexuel comme s'accompagnant nécessairement d'une chute de potentiel amoureux entre deux êtres, chute dont le retour les entraînerait progressivement à ne plus se suffire (A. Breton, 1937 : 132).

Breton rejette ce sophisme dans la mesure où l'érotisme qu'il défend s'accompagne nécessairement de l'amour vrai, sincère entre partenaires ; c'est la sincérité de ce lien, cette fleur entre amants, qui participe à la redéfinition des rapports entre êtres, contrairement à la banalité égocentrique qui se déploie entre Françoise et Roquentin. En définitive, sa démarche au sujet de l'érotisme oriente la conception de la nouvelle société et comme Engels, il rêve :

Une génération d'hommes qui jamais de leur vie n'auront été dans le cas d'acheter à prix d'argent, ou à l'aide de toute autre puissance sociale, l'abandon d'une femme ; et une génération de femmes qui n'auront jamais été dans le cas de se livrer à un homme en vertu d'autres considérations que l'amour réel, ni de se refuser à leur amant par crainte des suites économiques de cet abandon (F. Engels, cité par A. Breton, 1955 : 137)

Ce rêve rend fidèlement compte de ce que le désintéressement, le sincère don de soi à l'autre sans calculs constituera pour l'humanité : un nouvel ordre, basé sur le désir, l'amour, la quête de soi à travers l'autre, la sincérité et l'altruisme. Dans un contexte social marqué par la chute des valeurs ou la perte des repères de générosité, l'amour apparaît aux yeux de Breton comme la solution de survie pour l'espèce humaine. Plus que l'instinct de conservation, il est l'objet d'un projet conçu pour être mené par des partenaires uniques l'un pour l'autre, hétérosexués et renonçant à tout *a priori* matérialiste.

CONCLUSION

Les itinéraires des personnages que nous venons d'identifier dans les quelques œuvres ci-dessus montrent de curieuses similitudes entre Breton et quelques auteurs de l'absurde ou de l'existentialisme. Le rôle dominant de l'irrationnel participe d'une volonté de tourner en dérision la raison. Il y a, à travers l'érotisme, la mise en exergue du désir comme déclencheur de l'activité psychique ou physique chez l'individu. Cela permet de comprendre le caractère souvent superficiel de l'amour quand il n'est pas victime des considérations matérialistes. En effet, les attitudes de ces personnages au sujet de l'érotisme dénotent une révolte contre les positions morales généralement acceptées ou enseignées par la société. En effet, que ce soit la légèreté avec laquelle les personnages de Sartre, Camus ou Kafka vivent l'érotisme ou l'appel de Breton pour sa valorisation comme indispensable adjuvant d'un amour sincère, nous voyons chez ces auteurs une démarche en rupture vis-à-vis des mœurs établies par la société. Ceci dénote aussi la quête d'un nouvel ordre, ce qui apparaît plus clairement dans les positions de Breton contre la société capitaliste ou les calculs de la société bourgeoise. En définitive, l'érotisme apparaît comme un lieu commun entre le surréalisme, l'absurde et l'existentialisme, conciliés qu'ils sont autour de son caractère fondamentalement imputable à la contingence ou au hasard. Par le biais des écrivains qui les incarnent dans le cadre de cette communication, ces trois courants, qui se sont côtoyés d'ailleurs à la même époque, tiennent un même discours contre les usages ou les comportements de leurs contemporains. De ce fait, ils auront véritablement constitué au vingtième siècle une avant-garde pour une meilleure société.

NGETCHAM

Université de Dschang/Cameroun

ingetcham@yahoo.fr

BP 49 Dschang Tel. : (237) 77.74.06.89

Bibliographie

- ALQUIE, Ferdinand (1948), « Humanisme surréaliste et humanisme existentialiste », dans *Cahiers du Collège Philosophique*, Grenoble, Arthaud, P. 139-163.
- BRETON, André (1928), *Nadja*, Paris, Gallimard.
- BRETON, André (1935), *Les Vases communicants*, Paris, Gallimard.
- BRETON, André (1937), *L'Amour fou*, Paris, Gallimard.
- CAMUS, Albert (1942) *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard.
- CAMUS, Albert (1957), *L'Etranger*, Paris, Gallimard.
- BRUNEL, Patrick (2002), *La Littérature française du XX^e siècle*, Paris, Nathan.
- CALLE-GRUBER, Mireille (2001), *Histoire de la littérature française du XX^e siècle ou les Repentirs de la littérature*, Paris, Henri Champion.
- CHENIEUX-GENDRON, Jacqueline (1983), *Le Surréalisme et le roman*, Lausanne, l'Âge d'homme.
- JOUBE, Vincent (1992), *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris, P. U. F.
- KAFKA, Franz (1914), *Le Procès*, Paris, Gallimard.
- RIEUNEAU, Maurice (1974), *Guerre et révolution dans le roman français (1919-1939)*, Paris, Klincksieck.
- SARTRE, Jean-Paul (1948), *Les Mains sales* Paris, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1958), *La Nausée*, Paris, Gallimard.
- VIART, Dominique (1999), *Le Roman français au XX^e siècle*, Paris, Hachette.